

tif de l'instinct et de l'informe d'où l'individu physique est déjà sorti par le fait de la naissance, mais non pas l'être corporel et actuel qui ne s'en dégage que peu à peu, au fur et à mesure de son entrée dans le monde de la relation.

\*\*

L'homme devient un *Je* au contact du *Tu*. Le partenaire paraît et s'efface, les phénomènes de relation se condensent ou se dissipent, et c'est dans cette alternance que s'éclaircit et croît de proche en proche la conscience du partenaire qui demeure, la conscience du *Je*. Sans doute, elle apparaît encore engagée dans la trame des relations, dans sa relation avec le *Tu* ; elle est la conscience graduelle de ce qui tend vers le *Tu* sans être le *Tu*, mais elle s'affirme avec une force croissante, jusqu'à ce que le lien se rompe et que le *Je* se trouve, l'espace d'un éclair, en présence de lui-même, détaché de soi, comme s'il s'agissait d'un *Tu* étranger, mais pour aussitôt reprendre possession de soi et dorénavant s'offrir consciemment à la relation.

Alors seulement la seconde base du langage peut se constituer. Car sans doute le *Tu* de la relation a pâli bien des fois sans devenir encore le *Cela* d'un *Je*, l'objet d'une perception ou d'une expérience impersonnelle comme il le sera plus tard ; mais il est devenu en

quelque sorte le *Cela* en soi, provisoirement mis en réserve, et qui attend pour naître que se produise un nouveau phénomène de relation. Et sans doute le corps animal qui mûrit en corps animé se distingue de son milieu dans la mesure où il se sent le porteur de ses impressions et l'exécuteur de ses velleités, mais il ne se conçoit que dans la simultanéité d'une sorte de compromis, non dans la séparation absolue du *Je* et de l'objet. Alors le *Je* détaché apparaît transformé ; déchu de sa plénitude substantielle, il est réduit à la charge d'expérimentelle et fonctionnelle d'un sujet tout entier au « *Cela* en soi » ; il s'en empare et s'associe à lui pour former l'autre base du langage. L'homme devenu un *Je*, qui dit *Je-Cela*, se plante en observateur devant les choses au lieu de les placer en face de lui pour l'échange vivant des fluides réciproques. Penché sur les choses, une à une, avec la loupe objectivante de son regard de myope, ou les ordonnant en un panorama grâce au télescope objectivant de son regard de presbyte, il les isole pour les considérer sans aucun sentiment de réciprocité exclusive, ou il les groupe pour les considérer sans aucun sentiment de l'unité cosmique ; la relation seule, lui donnerait, dans le premier cas, un pareil sentiment ; il n'y arriverait, dans le second cas, que s'il paraît d'une relation. A présent il éprouve

les choses comme des sommes de qualités ; certes, il avait amassé dans sa mémoire des qualités afférentes au *Tu* de chaque phénomène de relation, mais c'est à présent seulement que les choses ne se composent plus pour lui que de leurs qualités. C'est en puisant dans le souvenir de la relation, conservé à l'état de rêve, d'image ou de pensée, selon sa complexion propre, qu'il arrive à compléter ce germe puissant qui s'était révélé à lui dans le *Tu*, englobant toutes les qualités, à l'état de substance. Alors seulement il dispose les choses en une chaîne spatiale, temporelle et causale, alors seulement il assigne à chacune sa place, son cours, sa mesure, sa condition. Le *Tu*, il est vrai, se manifeste dans l'espace, mais justement dans ce face-à-face exclusif où tout le reste des êtres ne peut servir que d'un arrière-plan dont il émerge, sans y trouver ni sa limite ni sa mesure. Il se manifeste dans le temps, mais dans l'instant qui possède par soi-même la plénitude, parce qu'il n'est pas le maillon d'une chaîne fixe et solidement articulée, l'instant qu'on vit « en un éclair » et dont la dimension purement intensive ne se définit que par lui-même. Il se manifeste à la fois en ce qu'il agit et en ce qu'il subit une action, mais il n'est pas engagé dans une chaîne de causes, car dans la relation de réciprocité où il est avec le *Je*, il est en même temps l'origine et la fin du phénomène. C'est

une des vérités fondamentales du monde humain : seul le *Cela* peut être rangé dans un ordre. C'est en cessant d'être notre *Tu* pour devenir notre *Cela* que les choses deviennent coordonnables. Le *Tu* ne connaît aucun système de coordonnées.

Mais parvenu à ce point, il nous faut aussi exprimer l'autre aspect sans lequel cette partie de la vérité fondamentale resterait à l'état de fragment inutilisable : le monde « ordonné » n'est pas l'ordre du monde. Il y a des moments où aucune cause n'est énoncée, mais où l'ordre du monde apparaît, devient présent. Alors on saisit au vol le son dont le monde « ordonné » est la notation indéchiffrable. Ces instants sont immortels, car ce sont les plus fugitifs ; on n'en peut retenir aucun contenu, mais leur vertu s'intègre à la création et à la connaissance de l'homme, des effluves de cette vertu pénètrent dans le monde « ordonné » et le dégèlent et le liquéfient à nouveau. C'est l'histoire de l'individu, c'est l'histoire de l'espèce.

\*\*

Le monde est double pour l'homme parce que son attitude est double.

Il perçoit tout ce qui l'entoure, les choses en elles-mêmes et aussi les êtres vivants en tant que choses. Il perçoit le devenir qui l'environne, les faits en eux-mêmes et les actes